



Extrait du chapitre 2  
Le thème du juste souffrant en Mésopotamie  
et la problématique du livre de Job

Jean Lévêque, *Job ou le drame de la foi*  
Paris, Cerf (Lectio divina), 2007, pages 37-51.  
ISBN : 978-2-20408-185-6

## Le thème du juste souffrant en Mésopotamie et la problématique du livre de Job\*

### L'APPORT DES PREMIERS PENSEURS DE LA MÉSOPOTAMIE

Durant deux millénaires (de 2500 à 500 environ), la symbiose des éléments sumériens et sémitiques assura à la culture mésopotamienne une cohérence et une créativité remarquables. Les Sumériens, en tant qu'ethnie reconnaissable, disparurent sans doute avant la fin du III<sup>e</sup> millénaire ; mais l'impulsion initiale donnée par Sumer fut si forte qu'elle continua à modeler les esprits bien au-delà de la période d'Hammurapi (1792-1750). Non seulement on transcrivit les textes sémitiques dans l'écriture cunéiforme inventée pour le sumérien, mais le sumérien ne cessa jamais d'être cultivé comme langue de lettrés, plus ou moins archaisante, même après la ruine d'Assur (609) et celle de Babylone (539).

Jusqu'au bout la culture mésopotamienne est restée non seulement bilingue, mais duelle. Les deux apports sumérien et sémitique se sont fécondés réciproquement, l'intelligence concrète et subjective des Assyro-Babyloniens venant stimuler la pensée objective, classificatrice et volontiers abstraite des Sumériens. Ces influences croisées expliquent en partie la longévité de la culture des « Deux Fleuves » et dissuadent d'isoler artificiellement, dans la masse des œuvres qui nous sont parvenues, un corpus sumérien et un corpus akkadien (assyro-babylonien).

---

\* Article publié initialement dans *Le Livre de Job*, Lille, Université Charles-de-Gaulle (Graphè, 6), 1997, p. 11-23.

Beaucoup de chaînons nous manquent encore pour retracer l'histoire de la pensée mésopotamienne. On peut toutefois repérer une évolution sur plusieurs points majeurs, tels que les dieux et leurs relations mutuelles, les hommes et leur attitude envers les dieux<sup>1</sup>. Il est bon de garder ces mutations en mémoire lorsqu'on est amené à lire côte à côte des œuvres d'époques différentes, comme par exemple des textes mythiques de la renaissance sumérienne (2100-2000) et des textes de la période cassite (1600-1100).

## Les dieux

La Mésopotamie a toujours connu un grand nombre de dieux, à tout le moins plusieurs centaines. En plus de la triade des grands dieux (An, Enki, Enlil) les Sumériens pouvaient énumérer une foule de divinités mineures et de démons. Les panthéons locaux n'étaient pas exclusifs les uns des autres et se retrouvaient réunis dans le grand panthéon du pays. Les théologiens de Sumer, dès le début de l'époque historique, puis les Babyloniens s'efforcèrent d'ordonner ce foisonnement et d'élaborer une hiérarchie, où la priorité revint aux dieux des plus grandes localités.

On regroupa les dieux en familles de type patriarcal, puis autour de divers dieux monarques. Chaque maison royale, chez les dieux, fut alors conçue sur le mode humain des cités-États et, le temps passant, à l'image des grands royaumes centralisés. Dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire, on fit place à des divinités proprement sémitiques. Un syncrétisme assez actif permit de fondre ou d'identifier des divinités assez voisines dans leurs attributions. En même temps la montée en puissance des grands dieux évinça progressivement tout le personnel divin subalterne, qui ne reparut plus que dans les mythes ou les exorcismes traditionnels.

Plus importantes encore que cet élagage du panthéon, plusieurs mutations qualitatives vinrent enrichir la pensée religieuse. Dans les plus anciens mythes, les Sumériens rattachaient chacune des divinités à l'un ou l'autre des secteurs, des mouvements, des phénomènes ou des instincts de la nature, et, tout comme ces forces de la nature, les dieux pouvaient se montrer brutaux, impulsifs et amoureux, tant dans leurs amours et leurs rivalités que dans leur

---

1. Nous nous référerons, dans les pages de cet article, à notre brève étude : « Sagesse de Mésopotamie », Paris, Éd. du Cerf (Cahiers Évangile. Supplément, 85), 1993.

action sur le monde des humains. Mais à mesure que les Babyloniens se sont représenté les dieux à l'image des hommes et spécialement à la ressemblance de leurs souverains terrestres, ces dieux ont appris à respecter leur propre hiérarchie et à donner l'exemple de l'équité et de la bienveillance dans leur gouvernement universel. Bien plus, l'apparition d'énormes domaines royaux et la centralisation de l'autorité favorisèrent l'idée d'une monarchie d'en haut, concentrant dans une seule main divine tous les pouvoirs sur le monde des dieux et celui des hommes. Quelques essais timides d'hénothéisme se firent ainsi jour, à Babylone dès la deuxième moitié du II<sup>e</sup> millénaire au profit de Marduk, le « jeune » successeur d'Enlil, puis en Assyrie du Nord pour le dieu national Assur, dès la fin de ce millénaire. Jamais toutefois la pensée religieuse des Mésopotamiens ne se haussera jusqu'à l'intuition du monothéisme.

Au cours du II<sup>e</sup> millénaire, l'importance accordée par la piété populaire au dieu personnel ou à la déesse tutélaire compensa quelque peu l'éloignement et la froideur des grands dieux. Bien que le dieu personnel fût nécessairement un dieu secondaire, il pouvait assumer une certaine fonction médiatrice auprès des grands dieux et veiller, moyennant quelque offrande rituelle, à la santé ou à la sécurité de son fidèle.

### **Les hommes**

Face aux dieux, en principe bienveillants, qui contrôlaient l'univers et le gouvernaient avec justice, les hommes se situaient en sujets et en serviteurs et leur attitude religieuse était empreinte avant tout d'admiration, de respect, de docilité et d'étonnement parfois craintif.

Il leur appartenait d'assurer le « service » des dieux, c'est-à-dire de leur édifier des temples et des chapelles fastueuses, de sculpter leurs statues et de les parer de bijoux pour les vénérer lors de processions solennelles ou quotidiennes et, enfin, de leur préparer des repas festifs et des liturgies, à grand renfort de musique et de chants. Ce culte incombait à la collectivité, et la prospérité du pays servait à la fois la cause des dieux et celle du souverain. En retour le peuple attendait de ses dieux une richesse croissante, la paix intérieure pour le royaume et des succès aux frontières.

Le culte privé comportait beaucoup de prières de demande, codifiées d'avance dans les rituels, qui visaient souvent une guérison

ou l'éloignement d'un danger. On espérait également des lumières sur l'avenir et l'on demandait aux dieux d'infléchir le destin qu'ils avaient fixé. Quant aux exorcismes, ils semblent avoir connu une histoire complexe. À haute époque, ce que nous appelons « les démons » étaient censés agir de leur propre chef et apporter aux hommes souffrances et angoisses par une sorte de sadisme sans contrainte ; d'où la forte dose de manipulations magiques qui entrait dans les exorcismes. Plus tard on estima que les démons n'étaient, somme toute, que les exécuteurs des basses œuvres, mandataires des dieux irrités par les manquements des hommes et, dès lors, c'est aux dieux responsables que l'on demanda d'écarter la malfaisance des démons et de donner efficacité aux rites magiques de protection.

Touchant la providence, on maintenait traditionnellement, comme affirmation de base, que les dieux régissaient le monde avec une justice sans faille. La fidélité aux dieux, croyait-on, assurait le bonheur ; à l'inverse, le malheur et la souffrance devaient s'interpréter comme des punitions pour des fautes commises ou des négligences. Les grands dieux eux-mêmes appelaient le châtiement sur l'individu, ou bien encore les dieux personnels suspendaient leur protection, laissant le champ libre aux démons.

Mais, dès l'époque de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur (2100-2000), on s'avisa que les faits souvent démentaient le principe, et l'énigme du juste souffrant commença d'affleurer dans les textes. L'idée s'imposa que les dieux parfois rompaient leur contrat avec les hommes, et l'on essaya par différents biais de rendre raison de cette injustice. Quatre extraits nous suffiront ici pour jalonner cette tentative.

### ***La Complainte d'Urnammu***

Urnammu, fondateur de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur et du dernier royaume sumérien, semble être disparu prématurément, et de mort violente. Les fouilles archéologiques attestent les efforts de ce roi pour restaurer les temples et le culte après la décadence de l'époque des Guti.

La complainte, de plus de deux cent trente vers, dont nous choisissons ici quelques extraits caractéristiques, fut composée sans doute dès avant 2000. La mort brutale d'un roi si remarquable apparaît à l'auteur comme une injustice des dieux An et Enlil, qui fixent le sort des hommes et qui, lors de son intronisation, ont promis au roi un tout autre destin.

*Introduction :*

« Le malheur a frappé Sumer, le juste Pasteur a été emporté,  
 le juste Pasteur Urnammu a été emporté,  
 oui, le juste Pasteur a été emporté !  
 An a changé sa parole sainte, le cœur [...] est inconsolable ;  
 Enlil, par tromperie, a changé tous les destins fixés.  
 Alors Ninmah<sup>1</sup>, dans son [...], a entonné sa plainte.  
 Enki<sup>2</sup> a fermé le portail d'Eridu<sup>3</sup>. »

*La veuve d'Urnammu prend la parole :*

« Quand sept, quand dix jours furent passés,  
 les lamentations de Sumer atteignirent mon roi,  
 les lamentations de Sumer<sup>4</sup> atteignirent Urnammu,  
 la plainte sur les murailles d'Ur, qu'il n'avait pu achever,  
 sur son nouveau palais, qu'il avait bâti sans pouvoir en jouir,  
 lui, le Pasteur, qui ne pourrait plus prendre soin de sa maison,  
 sur son épouse, qu'il ne pourrait plus serrer sur son sein,  
 sur son fils, qu'il ne pourrait plus prendre sur ses genoux,  
 sur ses petites sœurs qu'il ne pourrait plus [...].  
 Alors mon roi [...] pleura,  
 le juste Pasteur se répandit en plaintes à fendre le cœur. »

*Urnammu :*

« “Quant à moi, voici comment j'ai été traité.  
 Je servais bien les dieux, je préparais pour eux le [...],  
 aux Anunnaki<sup>5</sup> j'assurais noble prospérité ;  
 je comblais de trésors leurs chapelles ornées de lapis-lazuli.  
 Pourtant aucun des dieux ne m'a porté secours ni apaisé le cœur.  
 [...] mon présage favorable a disparu aussi loin que le ciel.  
 Moi qui servais les dieux nuit et jour,  
 comment ai-je été payé de mes peines ?  
 Pour moi, qui servais les dieux nuit et jour,  
 le jour maintenant s'achève sans sommeil !  
 Comme arrêté du haut du ciel par une tempête,  
 hélas ! maintenant je ne puis parvenir aux murailles d'Ur  
 en ruines amoncelées.

---

1. Une déesse mère.

2. Souvent en opposition avec An ou Enlil.

3. Centre du culte d'Enki / Ea.

4. Probablement la plainte cultuelle lors du deuil pour le roi, dans la ville d'Ur.

5. Primitivement, l'ensemble des dieux des Sumériens ; à plus basse époque, les Anunnaki sont les dieux des régions inférieures, souvent opposés aux Igigi du ciel.

Comme si mon épouse s'était noyée,  
je passe le jour dans les larmes et les plaintes amères.  
Ma force s'en est allée.  
Moi, le guerrier, la main du destin un jour m'a [...] »

*La déesse Inanna, en tant que souveraine d'Uruk, prend fait et cause pour le roi originaire de sa ville. En vain : Urnammu ne sera pas réhabilité.*

« Inanna<sup>1</sup> entra humblement dans l'Ekur<sup>2</sup> resplendissant,  
devant la face terrifiante d'Enlil qui roulait les yeux (et qui lui dit) :  
"Grande souveraine de l'Eanna<sup>3</sup>,  
celui qui est mort ne remontera pas pour l'amour de toi !  
Le juste Pasteur a quitté l'Eanna : tu ne le reverras plus !"

Inanna, la lumière terrifiante, la fille aînée de Sin,  
ébranle le ciel, fait trembler la terre.

Inanna détruit la haie, incendie l'enclos :  
"À An, le roi des cieux, je vais renvoyer l'outrage !  
Enlil, avec Urnammu<sup>4</sup>, m'a relevé la tête : qui a changé cette parole ?  
La sublime parole que le roi An a prononcée, qui a changé cette parole ?  
Les règles qui ont cours dans le pays, ce qui a été établi, tout cela  
serait-il caduc ?

N'y aura-t-il plus d'abondance et de [...] pour le lieu des dieux<sup>5</sup> où le soleil se lève ?" » (lignes 5-10, 144-168, 198-211).

### **Le poème *L'homme et son Dieu***

Cette variation sumérienne sur le thème du juste souffrant pourrait remonter jusqu'à la période de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur, vers 2000. L'auteur réaffirme les principes traditionnels : les malheurs de l'homme découlent de ses erreurs et de ses fautes ; et en fait aucun homme n'est innocent : « Jamais une mère n'a mis au monde un fils sans péché ». Puisque la souffrance est toujours méritée, l'homme, normalement, n'a pas à s'en prendre à la bonté ou à la justice des dieux. C'est pourtant ce qu'il fait aux heures de détresse. Notre poète va au-devant de ces révoltes et propose, sous forme

---

1. Fille du dieu-lune d'Ur.

2. Le temple d'Enlil (dieu suprême sumérien) à Nippur.

3. Sanctuaire d'Inanna à Uruk.

4. Allusion aux rites du mariage sacré.

5. L'Olympe de Sumer.

concrète, la seule attitude qui lui semble valable au cœur de l'épreuve: s'en remettre à son dieu et poursuivre devant lui sa plainte jusqu'à ce qu'il se montre de nouveau favorable. De cette plainte nous extrayons la lamentation et l'appel au dieu personnel.

*Lamentation:*

« Mon dieu, [je voudrais me tenir] devant toi.  
Je voudrais te dire [...], ma parole est une plainte.  
Je voudrais t'en parler, déplorer l'amertume de mon chemin. [...]  
À mon compagnon je vais me joindre,  
vers mon camarade je vais me tourner.  
Oh! que la mère qui m'a porté ne mette jamais fin à sa plainte sur moi!  
Que ma sœur, à la voix si douce pour chanter la plainte,  
te dise avec des larmes ce qui a fait ma ruine.  
Que mon épouse te fasse connaître [...] ma souffrance.  
Que le chanteur expert te déroule comme un fil mon destin accablant.

Mon dieu, au pays de Sumer le soleil brille;  
pour moi le jour est sombre;  
pour moi le jour brillant s'est changé en jour de ténèbres.  
Larmes, gémissements, angoisse et abattement m'ont envahi,  
la souffrance m'a submergé comme un enfant qui pleure;  
le démon du destin [...] avec sa main, il emporte mon souffle de vie;  
le démon malfaisant de la maladie baigne mon corps de sueur. »

*Appel au dieu et confession des péchés:*

« Mon dieu, toi qui es mon père et qui m'as engendré, [relève] ma face!  
Combien de temps encore [resteras-tu] sans te soucier de moi,  
sans visiter le lieu où je me trouve? [...]  
On dit – même de sages jouvenceaux – une parole vraie et exacte:  
"Jamais une mère n'a mis au monde un fils sans péché.  
Même celui qui s'y efforce n'y parvient pas:  
depuis les temps anciens il n'y a jamais eu de travailleur sans faute"  
[...].

Mon dieu, maintenant qu'à mes yeux tu as dévoilé mes péchés,  
à la porte de l'assemblée je veux dire ceux qui ont été oubliés  
comme ceux qui paraissent au grand jour.

Moi, le jeune homme, je veux les reconnaître humblement devant toi. »

*Exaucement:*

« Le dieu exauça les larmes amères que l'homme pleurait.  
Quand les pleurs, les gémissements et la plainte qui oppressaient le  
jeune homme eurent apaisé le cœur de son dieu,  
son dieu accueillit les paroles vraies, les paroles pures qu'il avait dites,  
[...] les paroles prononcées dans sa prière » (lignes 56-74, 96-122).

### Le poème *Ludlul bel nemeqi*

Le texte de quatre cent quatre-vingts vers intitulé, d'après les trois premiers mots, *Ludlul bel nemeqi*, « Je veux louer le Seigneur de sagesse », est le plus long poème retrouvé jusqu'à ce jour en langue babylonienne, hormis les épopées et les mythes. La composition du poème se situe dans la deuxième moitié de la période cassite, laquelle va de 1600 à 1100 environ. C'est un homme durement éprouvé qui y prend la parole. La longue description des souffrances endurées, puis l'insistance sur la délivrance obtenue des dieux, visent à rendre courage à tous ceux qui passent par des malheurs apparemment sans issue. Comme dans beaucoup de prières akkadiennes, le pardon des fautes semble le préalable nécessaire à la guérison et au retour du bonheur.

La justice divine est mise en cause explicitement :

« De cette année à la suivante, voici le seuil franchi.  
Où que je me tourne, c'est malheur sur malheur !  
La violence contre moi grandit et je ne trouve pas de justice.  
J'ai appelé mon dieu, mais il n'a pas montré son visage ;  
j'ai supplié ma déesse, mais elle n'a pas levé la tête !  
Ni le devin, malgré ses recherches, n'a fixé mon avenir,  
ni l'interprète des songes, avec son offrande de parfums, n'a éclairé  
mon cas.  
J'ai sollicité le dieu des songes, il n'a pas ouvert mon oreille ;  
et l'exorciste, avec son rituel, n'a pas apaisé la colère divine contre  
moi.

Partout, quel étrange cours des choses !  
Si je regarde en arrière : persécution et détresse.  
Comme un homme qui n'aurait pas apporté régulièrement l'offrande  
à son dieu

ou qui, au repos, n'aurait pas invoqué sa déesse,  
qui n'aurait pas incliné son visage et aurait ignoré les prosternations,  
qui n'aurait dans la bouche ni supplication ni prière,  
qui aurait omis les jours saints et négligé la fête du mois,  
qui, par négligence, aurait dédaigné le culte des dieux,  
qui n'aurait enseigné à ses gens ni le respect des dieux ni l'adoration,  
qui, sans l'invoquer, aurait mangé la nourriture de son dieu  
ou délaissé sa déesse en ne lui apportant pas la farine roussie ;  
comme un homme qui, dans sa rage, aurait oublié son seigneur  
ou juré par son dieu à la légère en un serment solennel :  
– comme un tel homme je suis traité !

Moi, pourtant, j'ai été fidèle à la supplication et à la prière :  
la prière était ma sagesse, et le sacrifice, ma loi.  
Le jour du culte des dieux faisait la joie de mon cœur,

le jour de la procession de la déesse était pour moi avantage et profit ;  
 prier pour le roi, c'était mon bonheur ;  
 la musique pour lui, c'était une joie de plus !  
 J'ai enseigné à mon pays à respecter les ordonnances du dieu ;  
 j'ai incité mes gens à honorer le nom de la déesse.  
 J'ai célébré le roi à l'instar d'un dieu  
 et inculqué au peuple la déférence pour le palais » (tablette II, l. 1-32).

Mais à quoi bon cette fidélité, si les mortels sont incapables de connaître « la voie du dieu » ?

« Si seulement je savais que tout cela puisse plaire au dieu !  
 Mais ce qui paraît bon à un homme  
 pourrait être une offense pour son dieu,  
 ce qui est méprisable au jugement d'un homme pourrait plaire au dieu !  
 Qui peut connaître la volonté des dieux dans le ciel ?  
 Qui peut saisir le dessein du dieu des profondeurs ?  
 Où les mortels ont-ils jamais appris la voie du dieu ?  
 Tel, hier bien vivant, est mort dans l'affliction.  
 Tel autre, tout à coup déprimé, subitement retrouve l'entrain.  
 À l'instant, il chantait un air joyeux ;  
 un pas plus loin, il gémit comme un pleureur.  
 Le temps d'ouvrir et de fermer<sup>1</sup>, ainsi change l'humeur des gens.  
 Quand ils ont faim, ils sont comme des cadavres ;  
 quand ils sont rassasiés, ils rivalisent avec les dieux.  
 Dans leur prospérité, ils parlent d'escalader le ciel ;  
 dans la désolation, ils disent descendre aux enfers.  
*J'ai médité sur tout cela, sans pouvoir en saisir le sens !* » (tablette II, 33-48).

Le revirement de la situation, opéré alors par Marduk, illustre le postulat traditionnel : la souffrance du juste ne peut être que temporaire. Le héros, longuement, va rendre grâce ; mais il a dû imposer silence à sa question.

### ***Le Dialogue acrostiche***

Ce dialogue, intitulé parfois « la théodicée babylonienne », peut être daté de 1000 à 800 environ. Il comportait près de trois cent vers. Dans chacune des vingt-sept strophes, les onze vers commençaient par la même syllabe. Reliées en acrostiche, les vingt-sept syllabes initiales nous livrent la signature de l'auteur : « Moi,

---

1. Les yeux ? La bouche ?

Sangil-kinab-ubbib, le prêtre incantateur, qui révère le dieu et le roi. »

L'incantateur, à treize reprises, fait entendre ses plaintes. Malmené par la vie depuis son enfance, il prend à témoin de ses souffrances physiques et de sa détresse morale l'un de ses amis, lettré et théologien, et il le presse de questions : pourquoi voit-on prospérer des hommes qui ne font aucun cas des dieux ? Pourquoi l'inégalité entre les hommes ? Que cache cet arbitraire des dieux et que gagne-t-on à s'humilier devant eux ?

L'ami lettré reprend avec assurance les réponses traditionnelles : « seul obtient une vie pleine celui qui regarde vers son dieu » ; le méchant et l'orgueilleux sont toujours finalement punis ; il faut attendre sans révolte un revirement des dieux ; de toute façon, leurs desseins sont insondables et déroutent les habitudes humaines. Le débat s'achève sans vrai vainqueur : l'homme éprouvé en appelle à la pitié de son dieu et son ami, à court d'arguments, reconnaît qu'aux hommes sans défense on impute tous les maux. En dernier ressort les dieux sont responsables de ces réflexes d'injustice, puisque, au départ, « ils ont gratifié l'humanité d'un langage tortueux ». De ce dialogue, extrayons ici quelques-unes des plaintes de l'affligé.

« Mon ami, ton cœur est une pièce d'eau dont la source ne tarit pas, un amoncellement de vagues marines, qui jamais ne diminue.

À toi donc je vais poser une question ; saisis bien ma requête, prête-moi un moment attention, écoute mes paroles !

Mon corps est une ruine, la maigreur m'assombrit ;

mon succès maintenant est parti ; mon aisance s'en est allée ;

ma force s'est affaiblie, c'en est fini de ma prospérité. [...]

Une vie heureuse pour moi peut-elle être durable ?

Je voudrais en savoir le chemin ! » (lignes 23-33).

« Le lion féroce, qui dévore toujours le meilleur de la viande, a-t-il jamais apporté l'offrande de farine pour apaiser la colère de la déesse ?

Le nouveau riche, à qui l'abondance a été donnée,

a-t-il jamais, pour sa famille, pesé à Mami<sup>1</sup> de l'or précieux ?

Ai-je jamais refusé une offrande de galettes ?

J'ai prié le dieu et apporté pour la déesse les offrandes régulières »

(lignes 50-55).

« Tels suivent un chemin de bonheur qui ne cherchent pas toujours les dieux,

---

1. Une déesse mère.

alors que d'autres qui implorent la déesse se sont appauvris et ont perdu leurs biens.

Dès ma prime jeunesse, j'ai scruté la volonté du dieu ;  
la main sur le nez<sup>1</sup>, dans les supplications, j'ai recherché ma déesse ;  
j'ai porté comme un joug un service sans profit ;  
or, le dieu a décrété [pour moi] le dénuement au lieu de la richesse »  
(lignes 70-75).

« Autour de moi je regarde les hommes :  
bien différentes sont leurs conditions de vie !  
Dieu ne barre pas la route au démon *sharrabu*.  
Un père hale la barque sur les canaux  
et son grand fils se prélassa dans son lit !  
Tel un lion, le frère aîné poursuit sa route,  
et le benjamin s'estime heureux de pousser une mule !  
L'héritier, comme un traîneur, vadrouille dans la rue  
et le cadet donne des vivres à l'indigent.  
Qu'ai-je gagné à m'humilier devant les dieux ?  
Me voici couché à terre, soumis à un homme de vile condition,  
méprisé par le rustre comme par le riche et l'opulent » (lignes 243-253).

« Moi qui suis soumis, sage et suppliant,  
pas un seul instant je n'ai vu aide ni secours.  
Sur la place de ma ville, j'ai marché discrètement,  
sans élever le ton et parlant à mi-voix.  
Je ne relevais pas la tête et ne regardais que le sol ;  
tel un esclave, je ne participais pas à la louange  
dans l'assemblée de mes compagnons.

Que le dieu qui m'a délaissé m'accorde son aide !  
Que la déesse qui m'a [abandonné] me prenne en pitié ! » (lignes 289-296).

Cette prise en compte de la sagesse mésopotamienne nous a permis un forage en profondeur dans l'histoire culturelle de l'humanité. Même s'ils demeurent fragmentaires, les textes ramenés au jour nous restituent, dans un état de fraîcheur inespéré, les toutes premières ébauches sapientielles de l'aire linguistique du Proche-Orient où s'épanouira, bien des siècles plus tard, la littérature biblique.

Si l'on aborde la sagesse mésopotamienne par le biais des proverbes, des fables et des instructions, elle peut paraître tantôt ingénue, tantôt passablement utilitaire, car elle est le reflet d'une

---

1. Geste de prière souvent mentionné et représenté.

société très hiérarchisée, souvent brutale et sensuelle. Mais les sages des « Deux Fleuves » ne se contentent pas de relever avec humour les travers des humains, de décrire les forces qui travaillent la société déjà urbaine, de stigmatiser le cynisme des puissants ou de proposer des comportements opportuns. Comme nous venons de le voir, ils se confrontent aussi avec intrépidité aux grandes énigmes de l'existence humaine : le caractère aléatoire du destin, la persistance des inégalités sociales, la présence massive de la souffrance dans la vie des hommes et le retour obstiné de la mort sur l'horizon de tout vivant. Tous ces thèmes vont se retrouver dans le poème biblique de Job, mais au service d'une interrogation beaucoup plus radicale et en écho à une crise de l'Alliance entre Dieu et son peuple.

### LA PROBLÉMATIQUE DU LIVRE DE JOB

Beaucoup plus qu'une méditation sur la souffrance, le livre de Job propose une réflexion sur les voies de Dieu et il nous a gardé la trace d'un véritable drame de la foi. En effet le destin typique de Job et les divers poèmes qui l'interprètent mettent en question directement l'image de Dieu et l'espérance du juste aux prises avec une détresse imméritée.

La fréquentation du livre de Job débouche sur des problèmes vitaux auxquels le croyant, tôt ou tard, se trouve confronté : le mystère du mal et de la souffrance, la rencontre de Dieu jusque dans l'échec de toute réussite mesurable, les difficultés du dialogue avec l'homme qui souffre et le sens de la vie elle-même dès lors qu'elle doit intégrer la perspective de la mort.

### Le livre de Job et son histoire

Comme l'histoire littéraire du livre de Job conditionne étroitement son interprétation, faisons rapidement le point des connaissances actuelles sur la composition de ce chef-d'œuvre.

Quand on parcourt d'un seul trait les quarante-deux chapitres, l'ensemble paraît au premier abord un peu compact. Pourtant l'œuvre articule plusieurs éléments de style très différents :

- le cadre narratif, presque entièrement en prose, qui comprend le Prologue (1-2) et l'Épilogue (42,7-17) ;
- deux monologues de Job (3 et 29-31) ;
- les dialogues de Job et de ses trois visiteurs, Éliphas, Bildad et Sophar (4-27) ;

- le poème sur la Sagesse introuvable (28);
- les discours d'Élihu, le quatrième visiteur (32-37);
- la théophanie, avec les discours de YHWH et les réponses de Job (38,1-42,6).

Dans sa teneur actuelle, le livre de Job reflète une longue histoire où l'on peut distinguer quatre étapes de composition.

1. *Le conte primitif.* En ressoudant les deux extrémités du livre, Prologue et Épilogue, on recompose aisément le conte populaire tel qu'il était transmis sous les tentes avant qu'il n'eût pénétré dans le patrimoine d'Israël. Il semble que le conte soit né ou bien en Édom, patrie traditionnelle des sages du désert, ou plus probablement dans la région du Hauran, en Transjordanie. Jusqu'à présent les péripéties du drame biblique de Job n'ont été retrouvées dans aucune des œuvres du Proche-Orient ancien, ni en Égypte ni dans le domaine suméro-akkadien. Le récit a dû prendre forme vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire. Il fut acclimaté très tôt en Israël, peut-être même dès l'époque où sont apparus les éléments les plus anciens du Pentateuque (x<sup>e</sup>-ix<sup>e</sup> siècle). Vers 600 Ézéchiel pouvait faire allusion à Job comme à un héros bien connu (Ez 14,12-23); et c'est vraisemblablement après l'exil que fut introduit dans le conte le personnage du Satan.

2. *Les dialogues poétiques.* Dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, un poète israélite comprit tout le parti théologique qu'il pouvait tirer du vieux récit. Il sépara l'Épilogue du Prologue et, dans l'espace ainsi ouvert, inséra les monologues de Job et ses dialogues avec les trois visiteurs, puis avec Dieu lui-même.

3. *Les discours d'Élihu.* Vers 450 furent ajoutés, peut-être par le poète lui-même, les discours d'Élihu (32-37), dont la problématique côtoie par moments celle du prophète Malachie (milieu du v<sup>e</sup> siècle).

4. *Le poème sur la Sagesse introuvable (ch. 28).* Dernier en date des ajouts faits à l'œuvre du v<sup>e</sup> siècle, ce poème constitue une sorte de point d'orgue. Le rédacteur anonyme (iv<sup>e</sup> ou iii<sup>e</sup> siècle) qui l'a inséré à sa place actuelle a sans doute voulu conclure les débats de Job et de ses amis en relativisant tout le savoir de l'homme et tous ses dires: l'homme ne connaît pas le chemin de la Sagesse et elle ne se trouve pas sur la terre des vivants. Ce poème de Jb 28 jette ainsi un pont entre les dialogues (4-27) et la deuxième moitié du poème où Job, après avoir protesté de son innocence et lancé à Dieu son ultime défi (29-31), verra à son tour contestés son pouvoir et sa sagesse.

### L'enracinement du livre de Job<sup>1</sup>

L'apport de parallèles venus du Proche-Orient ancien n'a pas qu'une valeur d'illustration, comme si l'on voulait simplement, à titre de curiosité, souligner une rencontre culturelle. Il faut bien voir que ces textes, si variés, rendent au poème de Job son terreau natal : l'expérience universelle de la souffrance.

Certes, sur plusieurs points le livre biblique garde sa spécificité. Nulle part on n'a retrouvé, du moins jusqu'à ce jour, le contexte particulier des malheurs de Job. On n'a pas non plus de parallèle pour l'architecture particulière du livre, avec, en particulier, l'insertion de longs dialogues au milieu d'un cadre en prose d'une tout autre portée. On ne retrouve pas davantage ailleurs les développements des « amis », porteurs de la tradition et prompts à rejeter sur Job seul toute responsabilité. De plus, dans les textes suméro-akkadiens, il est clair que l'homme admet et confesse sa culpabilité, alors que le poème biblique pose en principe que Job est innocent et que par là apparaît dans toute son acuité le problème de la souffrance imméritée. Enfin plusieurs fois dans les vieux textes se fait jour l'idée que la souffrance ne peut être que provisoire, la divinité se ravisant toujours pour la faire cesser : « le dieu exauça les larmes amères que l'homme pleurait [...] son dieu accueillit les paroles vraies, les paroles prononcées dans la prière » (*L'homme et son dieu*). Dans le livre de Job, au contraire, le retour du héros à son bonheur premier n'a rien d'automatique : le poème s'achève sans que les larmes de Job aient acheté quoi que ce soit et la restauration de Job est mise seulement au compte de la bonté de Dieu.

Des différences existent donc, qui suffisent à singulariser le poème de Job par rapport à ses devanciers, mais on ne peut qu'être frappé que l'homme, dès le début de l'écriture, donc dès le III<sup>e</sup> millénaire dans le domaine suméro-akkadien, ait voulu thématiser sa propre souffrance. D'emblée il en a fait un problème théologique et une question posée aux dieux : « Que le dieu qui m'a délaissé m'accorde son aide ! » (*Dialogue acrostiche*), « Mon dieu, je voudrais me tenir devant toi ; ma parole est une plainte » (*L'homme et son dieu*). Ce que l'homme reproche à la divinité, c'est une mystérieuse incohérence, un revirement incompréhensible qui inverse l'ordre du monde : « La sublime parole que le roi An a prononcée, qui a changé cette parole ? Les règles qui ont cours

---

1. Le passage qui suit a été rédigé en 2006 pour ce recueil.

dans le pays, ce qui a été établi, tout cela serait-il caduc ? » (*Urnammu*). « Partout, quel étrange cours des choses ! » (*Ludlul*). Le malheur d'un homme dérègle l'univers et quelque part un dieu en est responsable.

De tous les côtés qu'il se tourne, l'homme bute sur un silence : « J'ai appelé mon dieu, mais il n'a pas montré son visage » (*Ludlul*). Partout l'homme se heurte à un dieu lointain, qui ne rend pas raison de ses choix : « Ce qui est méprisable au jugement d'un homme pourrait plaire au dieu ! Qui peut saisir la volonté des dieux dans le ciel ? Qui peut saisir le dessein du dieu des profondeurs ? » (*Ludlul*).

Frustré dans sa quête de bonheur, l'homme se sent victime d'une injustice qui le poursuit : « Le juste Pasteur se répandit en plaintes à fendre le cœur » ; « Moi qui servais les dieux nuit et jour, comment ai-je été payé de ma peine ? » (*Urnammu*) ; « J'ai porté comme un joug un service sans profit ; or, le dieu a décrété pour moi le dénuement au lieu de la richesse » ; « Qu'ai-je gagné à m'humilier devant les dieux ? Me voici couché à terre, méprisé par le rustre comme par le riche et l'opulent » (*Dialogue acrostiche*). Toute lumière se mue en ténèbres, et tout débouche sur le malheur : « Mon dieu, au pays de Sumer le soleil brille ; pour moi le jour est sombre ; pour moi le jour brillant s'est changé en jour de ténèbres. Larmes, gémissements, angoisse et abattement m'ont envahi, la souffrance m'a submergé comme un enfant qui pleure » (*L'homme et son dieu*).

L'ensemble de ces thèmes se retrouve, peu ou prou, dans le livre de Job et les plaintes, cette fois, s'adressent au Dieu de l'Alliance, accusé de n'être pas fidèle à ce qu'il dit de lui-même à longueur de Bible. D'où l'importance théologique de la révolte de Job et de la réponse qu'il recevra de Dieu.

Ce qu'il importait ici de souligner, c'est que l'étonnement humain devant l'énigme de la souffrance plonge ses racines dans l'expérience séculaire de tous les peuples et que, deux mille ans avant le livre de Job, des penseurs ont confié leurs plaintes à la postérité.